

A LA RECHERCHE DE LA LUMIERE DANS *L'INTERIEUR DE LA NUIT* DE LEONORA MIANO

Serge ELLA ONDO

Département de Littératures Africaines/ Université Omar Bongo

ellaserge@yahoo.fr

Résumé : Dans la vie de tous les jours comme en littérature, la lumière constitue une source inépuisable de beauté, d'ornement et d'enchantement. En effet, qu'elle soit physique, symbolique ou spirituelle, elle représente une force de séduction irrésistible qui ne cesse d'embellir l'existence des personnages évoluant dans une société qui vénère cet élément vital pour l'humanité. Aussi cerner les représentations de la lumière nécessite-t-il une prise de conscience de la dimension de l'ombre qu'elle dissimule ainsi que les ténèbres qu'elle dévoile d'une manière ou d'une autre, comme le reconnaît Jean Paul Sartre lorsqu'il dit : « plus claire la lumière, plus sombre l'obscurité, [...] il est impossible d'apprécier correctement la lumière sans connaître les ténèbres »¹. Malgré sa forte propension à mettre en exergue les malheurs et le désenchantement des populations, on peut constater que la lumière est omniprésente dans la création romanesque africaine contemporaine au point d'être étroitement liée à son corollaire, l'obscurité. Chez l'écrivaine franco-camerounaise Léonora Miano, cette binarité lumière/obscurité occupe une place très importante dans toutes ses œuvres. Dans son premier roman *L'intérieur de la nuit* (2005), la romancière inaugure celle-ci en sondant le passé et l'existence de la population noire et en construisant un univers littéraire sombre dans lequel les personnages sont toujours en quête d'une source de lumière. Ainsi dire, il apparaît que l'univers littéraire de ce roman est dépeint comme un théâtre d'ombres mettant en scène des personnages hommes et femmes tels des silhouettes sombres qui s'entrecroisent, s'affrontent et s'interagissent dans un jeu subtil de la quête de soi et de l'Autre. Dans cette communication, nous nous proposons de mettre en exergue les représentations de la lumière dans cette œuvre. Concrètement, il s'agira de faire une lecture critique de ce roman où la quête de la lumière se mêlant à la quête identitaire, contribue à bâtir un avenir du vivre ensemble et d'accéder aux lumières d'un monde à venir.

Mots-clés : Leonora Miano, lumière, obscurité, quête identitaire, monde à venir

¹ Jean Paul Sartre, Citation disponible sur <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/20899>, consulté le 18 /05/ 2025.



IN SEARCH OF LIGHT IN THE INTERIOR OF THE NIGHT BY LÉONORA MIANO

Abstract: In everyday life as in literature, light is an inexhaustible source of beauty, ornament and enchantment. Indeed, whether physical, symbolic or spiritual, it represents an irresistible force of seduction that continues to embellish the existence of characters evolving in a society that venerates this vital element for humanity. Also, to identify the representations of light requires an awareness of the dimension of shadow it conceals as well as the darkness it reveals in one way or another, as Jean Paul Sartre recognizes when he says: "lighter the light, darker the darkness, [...] it is impossible to properly appreciate the light without knowing the darkness". Despite his strong propensity to highlight the misfortunes and disenchantment of populations, one can observe that light is omnipresent in contemporary African novelistic creation to the point of being closely linked to its corollary: darkness. For the Franco-Cameroonian writer Léonora Miano, this binarity of light/dark occupies a very important place in all her works. In her first novel *The Interior of the Night* (2005), the novelist inaugurates this binarity by probing the past and the existence of the black population and by building a dark literary universe in which the characters are always in search of a source of light. So to say, it appears that the literary universe of this novel is depicted as a shadow theatre staging men and women like dark silhouettes who intertwine, confront each other and interact in a subtle game of quest for oneself and the Other. In this communication, we propose to highlight the representations of light in this work. Concretely, it will be a question of making a critical reading of this novel where the quest for light mixed with the quest for identity, contributes to building a future of living together and to access the lights of a world to come.

Keywords: Leonora Miano, light, darkness, identity quest, future world

Introduction

Dans la vie de tous les jours comme en littérature, la lumière est tributaire de l'enchantement et de l'espoir ainsi que d'une fascinante puissance. En effet, quelle que soit la multiplicité de ses formes ou aspects, elle exerce une irrésistible attraction censée conforter ou agrémenter l'existence des personnages évoluant dans une société qui la vénère cet élément vital pour l'humanité. En effet, se lancer à la quête de la lumière intense nécessite une prise en compte de l'ombre qui peut se dévoiler. La philosophie de Jean Paul Sartre le démontre en présentant l'ambivalence de la lumière qui confronte l'homme à sa liberté tangible, ainsi qu'à une clarté aveuglante, révélant sa contingence et créant un jeu constant entre l'être et le néant ([1943], 2022). Ce point de vue est d'une pertinence avérée dans la littérature africaine où la récurrence de la lumière semble être étroitement liée à celle de l'obscurité au point de devenir un motif littéraire à la fois complexe et symbolique. Dans la production romanesque de Léonora Miano, cette binarité lumière/obscurité y occupe une place importante. Mieux, dans son premier roman intitulé *L'intérieur de la nuit* (2005), la romancière franco-camerounaise inaugure cette

dualité en construisant un univers social sombre dans lequel les personnages malgré leur passé douloureux et leur quotidien malheureux et désenchanté, sont toujours à la quête d'une source de lumière qui symbolise un quelconque avenir radieux. En fait, l'univers littéraire de ce roman présente deux situations existentielles assez contradictoires. D'une part, des scènes nocturnes actualisant les protagonistes comme des silhouettes sombres aux pratiques abominables et criminelles qui s'interagissent dans un jeu subtil de frictions, de violences et de massacres. D'autre part, le roman de Miano met en scène la quête effrénée de la lumière et partant du mieux-vivre menée par certains protagonistes. Cette représentation s'apparente à une apologie de prise de conscience, de courage et d'espérance de l'Afrique noire. Jean Paul Vialard (2011) lui-même ne sublime-t-il pas la lumière en la comparant à la pureté de la nature et à la vérité :

La lumière est surgissement du sens, de la vérité, que l'ombre, constamment, vient éclipser. L'archétype incontournable, le point cardinal à partir duquel s'inscrit le devenir de l'homme est tout entier contenu dans l'astre solaire. Son apparition à l'est, le matin, est un genre de manifestation transcendante qui sublime les choses, en révèle les facettes, en souligne les angles. Toute clarté est porteuse d'ouverture, tout phénomène s'y révèle dans une sorte d'évidence radieuse, porte d'accès à "l'extase matérielle". Nuages d'écume; ciel; pluie; gouttes de rosée à la pointe des herbes; éclats de verre pilé à la face de l'eau; cascade de phosphènes sous la blancheur d'été; sillage des étoiles piquetant la toile immense de la nuit. Toute une cosmopoétique où s'abreuve le regard, où se ressourcent la conscience : une apodicticité indépassable.

Notre étude se basera sur les approches théoriques de Jean Paul Sartre et la sociocritique de Claude Duchet en prenant en compte l'originalité de la forme esthétique, les signes textuels ainsi que le langage et ses représentations sociales pour atteindre le sens de l'œuvre. Ainsi la présente réflexion se propose, dans un premier temps, de dévoiler, la part d'ombre qui entoure l'existence des personnages de cette œuvre. Concrètement, nous nous proposons de montrer que toutes les actions, les pratiques abominables ainsi que les tueries qui constituent le martyr des protagonistes, se déploient dans une atmosphère lugubre et obscure. Dans un second temps, il sera question de montrer comment l'auteure alterne la mise en texte de cette temporalité obscure avec une temporalité diurne marquée par des faits et des actions poussant à accéder aux lumières du monde c'est-à-dire à se lancer dans une quête du mieux-vivre social.

1. Vivre dans la nuit ou être victime des pratiques et des assassinats abominables

En tant que circonstant temporel s'opposant à l'existence, à la réalisation et à l'épanouissement des actants, le motif narratif de la nuit joue un rôle important dans la destinée des personnages d'une œuvre littéraire. Chez Leonora Miano, cette temporalité obscure connote tout ce qui est négatif, tout ce qui engendre la peur ou qui aboutit à l'impasse. Dans *L'intérieur de la nuit*, il est à constater que la plupart des faits et des événements les plus abominables et criminels se déroulent dans une temporalité obscure.

D'ailleurs le titre du roman en constitue un indice révélateur. Celui-ci laisse supposer qu'il y a une sorte de domination de l'ombre sur la lumière dans la plupart des scènes décrites par l'écrivaine camerounaise.

En fait, du début à la fin du roman, le lecteur constate que tous les coins et les recoins de l'œuvre comme les habitations, la forêt et la place du village, sont dominés par le nocturne. Le narrateur le confirme en ces termes : « Dans la case d'Ayané à 8h du soir, les lampions accrochés par les villageois au fronton de leurs maisons n'éclairaient plus que faiblement la nuit » (p.115). Dans cet univers romanesque équatorial, la nuit ne cesse de « dévorer le jour » (p.116), c'est-à-dire que « l'instant intermédiaire du crépuscule ne durait pas » (p.116). A ce sujet, la romancière avance ce qui suit : « À peine s'était-on rendu compte de la présence d'une étoile dans un ciel indigo et encore sans lune, que l'ombre se jetait goulûment sur les derniers restes de l'éclat diurne. Elle n'en faisait qu'une bouchée, et la lune prenait place sur le trône que le soleil avait déserté » (p.116). Tous ces propos montrent à quel point *L'intérieur de la nuit* fait la part belle à l'ombre. Même en ville, un univers censé être éclairé en permanence, le lecteur apprend que les habitants du quartier d'Embényolo aiment rester dans l'obscurité épaisse des nuits d'Afrique équatoriale, dans ce « noir si compact que les bougies et les lanternes ne parvenaient pas à percer » (p.154).

Aussi ce fort intérêt de Leonora Miano à dépeindre la nuit est-il conforté à travers les titres des deux parties qui structurent le roman. D'abord l'intitulé de la première partie « Si le soleil est carnassier, le crépuscule est homicide » révèle la nature criminelle du cadre temporel de l'œuvre. Ensuite, l'intitulé de la seconde partie « La nuit est un calice rempli de sang, et les ténèbres s'accrochent au ciel » interpelle le lecteur non seulement sur la dangerosité de la nuit, mais aussi et surtout sur son côté sanguinaire. En effet, l'incipit de ce roman plonge directement le lecteur dans un « crépuscule homicide » caractérisé par des pratiques, des viols et des assassinats abominables auxquels les personnages font l'amère expérience. À en croire le narrateur, la vie de ces derniers, sous les nuits tropicales, s'apparente à un véritable calvaire. C'est le cas notamment des jeunes filles du village Eku qui se faisaient déflorer « dans les fourrés, vers l'âge de neuf ans ou un peu après par des hommes de passage au village, leurs oncles ou leurs cousins quelque fois » (p.37). Craignant cette brutalité sexuelle, la jeune Ayané, au cours d'une nuit, à l'âge de treize ans « s'était déflorée elle-même, à l'aide d'un tubercule de manioc » (p.37). On comprend donc l'impact physique et psychologique dans lequel se trouve ce personnage féminin au point de se faire du tort elle-même à l'aide d'un objet comestible pour ne pas vivre l'inquiétude de ses congénères filles lors de la première copulation. Pour insister sur ce supplice sexuel, *L'intérieur de la nuit* actualise un univers nocturne sans tabou et où les interdits sont bafoués et foulés aux pieds par les miliciens.

Il est clair que la plupart des jeunes de ce roman semblent être en proie aux démons du sexe et de ses avatars car tous pratiquent ouvertement ou non une sexualité délurée ou

incontrôlée. Cela est perceptible à travers cet extrait : « Dans leur tribu bantoue du centre de l’Afrique, la virginité n’avait rien de sacré. Les mœurs étaient souples, et les petits ne se demandaient plus, passé l’âge de six ans, comment on faisait les enfants. Les conversations de leurs aînés s’agrippaient volontiers à l’entrejambe et à l’arrière-train » (p.52). Comme nous le confirme ce bout de texte, les mœurs sont devenues légères, permissives, fades, incontrôlées parce que les hommes ne sont plus présents et n’assument plus leur rôle de gardien du temple et de la moralité des jeunes générations. Le résultat immédiat est que l’environnement affecté par l’aridité de la terre, la canicule, les pluies diluviennes et traversé par une atmosphère sombre, est devenu funeste du fait que les hommes et plus particulièrement les pères s’en sont allés loin de chez eux laissant la société toute entière sens dessus-dessous. Cette réalité dénature les relations sociales et impacte l’imaginaire des populations d’Eku comme le démontre Michel Costantini dans *L’image du sujet* qui dépend de plusieurs circonstances de la vie. Ainsi la nuit a donc un gros impact sur l’agir des personnages. Il note surtout dans son article sur la dynamique, le déséquilibre et la problématique de l’indiscontinu que dans une œuvre littéraire, il faut repérer l’imbrouille et la scansion :

Soit donc l’imbrouille des temporalités multiples, enchevêtrées, conscientes, subconscientes, inconscientes, des temporalités brisées ou prolongées, directes ou obliques, repérables, ostentatoires ou discrètes, qui se déploient solidairement (selon une acception scientifique qu’il faudrait prendre en considération), qui dessinent de vraies ou de fausses pistes, se dissimulent sous de vraies ou fausses couvertures, enfantent ou avortent, chantent ou font silence, à leur rythme imprévisible, ou prévisible, créent ou ne créent pas des turbulences, des attentes, des accélérations, des ralentissements, des résurgences et des obsolescences (voire des soupirs et des hoquets, pour s’exprimer métaphoriquement). Soit donc la scansion, seul instrument capable de suggérer que cette imbrouille est lisible (2013, p.3)

De plus, la romancière camerounaise dépeint, dans son œuvre, un univers nocturne miné aussi bien par des violences de tous ordres que par des pratiques abominables. En effet, on apprend que c’est au cours d’une nuit noire qu’une milice composée de plusieurs dizaines de personnes débarque au village Eku pour perpétrer les crimes de sang. L’un des cas les plus patents est le meurtre rituel subi par le jeune Eyia devant toute la communauté villageoise, et ce dans l’obscurité la plus totale. Le narrateur en expose le déroulé machiavélique dans le passage suivant :

Après avoir dépouillé de ses vêtements, on étendit à terre la jeune Eyia. Il avait cessé de se débattre. Ibanga tendit à Esa le couteau qui avait servi quelques instants plus tôt à mettre Eyoum à mort et dont la lame était encore maculée de sang noir. Les deux autres lui maintenaient les membres au sol. Esa voulut lui couvrir la bouche de sa main pour l’empêcher de crier, pendant qu’il lui perforait la poitrine.



Isango s'approcha et lui fit signe d'ôter sa main, et de prélever en premier lieu les organes génitaux de l'enfant ... (p.119).

Au cours la même nuit « qui bruissait à l'accoutumée de toutes sortes de grincements, de craquement et de sifflement » (p.126), d'autres massacres, de scènes de carnage, d'anthropophagie et d'enlèvement sont perpétrés par les miliciens. Leonora Miano accentue ce climat de terreur en introduisant, dans son roman, d'autres faits étranges et barbares d'un autre genre. Dans cette perspective, le lecteur est informé qu'au cours d'une autre nuit, une créature étrange mi-homme, mi- animal, après avoir avalé huit villageois sans daigner en recracher les os, est revenue revisiter les femmes d'Eku pour faire subir le même sort à leurs enfants. Lors de cette visite inopinée, ce monstre ouvrit sa bouche qu'il avait de côté et laissa sortir une femme. La chose ouvrit une autre bouche de l'autre côté pour cracher une seconde femme.

En réalité, dans le roman, la poétique de la nuit est mise en branle pour montrer le côté sombre d'un univers fait pour nuire et pour pervertir les populations qui pourtant y vivent depuis un très long moment. À travers ce stratagème scriptural, l'écrivaine camerounaise pointe du doigt un cadre temporel violent et meurtri où tout est mis en place pour susciter la peur. Les personnages romanesques souffrent dans leurs corps et âme, car évoluant dans un cadre très hostile et très inhospitalier qui ne laisse pas de place à l'épanouissement physique et mental. Ils sont donc en butte avec tout ce qui les entoure. Ces êtres atypiques n'arrivent même pas à s'autoriser le moindre repos des sens dans leur propre monde parce qu'ils ne sont pas les maîtres de leur destin personnel. Cette œuvre semble être bâtie sur la douleur physique, morale, sociale et économique des personnages dont l'existence bien que ténébreuse présage quelques espoirs.

2. Sortir de la nuit pour espérer vivre dans la lumière

En tant que symbole, la lumière signifie universellement illumination et compréhension. Elle est la clarté qui bannit l'ignorance et la confusion, et représente souvent la pureté et la bonté. Utilisée pour contraster avec l'obscurité qui symbolise le mal comme cela a été démontré plus haut, la lumière renvoie à un sentiment d'espoir, d'orientation et de solutions aux défis ou aux problèmes existentiels. En effet, dans le roman africain, la symbolique de la lumière est souvent utilisée pour représenter le mieux-vivre, la vérité et la réussite des protagonistes. Elle est le symbole par excellence de l'espérance des protagonistes romanesques dont la vie est engluée dans les affres de la misère ambiante. Dans *L'intérieur de la nuit*, ce symbolisme renvoyant à la quête d'une vie meilleure, est omniprésent. En effet, le sociogramme du pauvre (C. Duchet, 1996, p.379) se lit à travers les protagonistes qui, pour surmonter les ténèbres de la barbarie, de la pauvreté, de la peur et de la marginalité en milieu villageois, expriment leur désir ardent de parfaire leur existence quotidienne en tentant par tous les moyens, de contourner les différents obstacles auxquels ils font face. En réalité, pour paraphraser l'intitulé de cette

partie, ces derniers tentent de « sortir de la nuit pour espérer vivre dans la lumière ». En fait, les personnages de l'écrivaine camerounaise, bien qu'instables et problématiques s'en vont loin de chez eux à la recherche d'un ailleurs meilleur. Dans cette perspective, Leonora Miano révèle qu' « à l'Ouest, les hommes se rendaient sur les territoires de Salamundi et du Nord afin d'y vendre leur force et nourrir leur familles. Car « la terre que Dieu leur avait donnée était devenue avare » (p.13). Dans le roman, cet exode rural à visée économique n'épargne nullement les jeunes hommes. On découvre que ces derniers,

à l'âge de douze ans, se rendaient à Sombé, la ville située, à quelques kilomètres de là pour y effectuer de menus travaux. Leurs activités leur rapportaient quelques pièces, des billets cornés, ou encore des choses qu'ils acceptaient en échange de leurs services : de l'huile, de la farine de manioc, des vêtements usagés, du pétrole pour les lampes ... (p.13).

Ce passage montre que les protagonistes sont à la quête du moindre pécune, de la moindre peccadille et de la plus petite satisfaction des besoins vitaux de leurs familles restées au village. En actualisant cette volonté qu'ont les personnages de quitter leur terroir pour rechercher l'eldorado, Leonora Miano voudrait encourager les lecteurs de matérialiser l'espoir même lorsque les horizons semblent bouchés. Pour cela, l'auteure, de par la bouche de son narrateur prévient en ces termes : « Généralement, ils ne faisaient pas fortune, dans ces lointains. La vie qu'ils y menaient mangeait tout ce qu'ils étaient censés préserver dans le but de tenir les promesses faites à eux-mêmes et au clan » (p.66). On comprend donc par-là que l'environnement malsain du village pousse la société toute entière à changer de vie, de mœurs et de paradigmes comportementaux parce que l'heure et l'urgence recommandent la satisfaction des besoins primaires des populations. C'est ce qui fait dire à Claude Duchet et Patrick Maurus qu'on devrait moins s'attarder sur la socialité affichée, instrumentalisée en discours ou figures explicites mais plutôt se pencher sur « la socialité secrète, implicite » (2011, p. 18) pour mieux appréhender l'œuvre. Par ailleurs, Sylvie Laurent reconnaît qu'il y a chez Miano un désir de trancher avec la vision manichéenne des personnages africains :

Ses personnages sont avant tout victimes de leurs semblables (issus parfois du même village) qui s'avèrent être des barbares, au sens étymologique de celui dont on ne reconnaît ni la langue ni les actes. Ces militants du nationalisme noir qui marquent de leurs mots, et parfois de leurs crimes les ouvrages de Miano sont indéniablement des impasses historiques. (2011, p.807).

Aussi, le devoir des hommes d'aller à la conquête des biens matériels en quittant leur univers inculte et aride aux conditions de vie exécrables, est-il synonyme de quête de lumière. En effet, en prenant cette décision, ces derniers ne songent plus à vivre comme leurs ancêtres, c'est-à-dire dans une communauté villageoise qui respecte scrupuleusement les valeurs, les us et des coutumes millénaires transmises de générations en générations pour la sauvegarde de tout le monde. Cet espoir en des jours meilleurs pousse également les personnages à partir sans plus se retourner pour un bon moment

parce que l'urgence l'exige et ne permet pas de tergiverser lorsque « les estomacs grondent de faim dans la sainte journée ». On peut donc acté ici que la plupart des hommes du village Eku décrit par l'auteure de *Tels des astres éteints* sont de véritables réfugiés économiques parce qu'ils sont obligés de quitter familles, champs, village, femmes et enfants pour aller à la recherche d'une hypothétique fortune. De par cet acte, ils participent à l'amélioration de la vie des leurs lorsqu'ils arrivent à apporter quelques aides au village. Remplir convenablement ce rôle paternel honorable constitue la réalisation de leur quête du mieux vivre. Il en est de même pour les jeunes filles vivant dans la ville de Sombé. On apprend que ces dernières,

... dès le point du jour, ... arboraient les tenues les plus affriolantes, se bardaient de bijoux offerts par les notables qui les entretenaient et sur lesquels elles se faisaient la main, en attendant que leur destin voulu bien descendre d'un avion. Les moins exigeantes étaient tout à fait disposées à se contenter d'un mari couleur locale, pour peu qu'il eut quelques arguments sur lesquels elles ne pouvaient pas faire l'impasse : villa, voiture, domestiques, relations » (p.65).

Cet extrait montre comment que la gent féminine met à contribution ses formes généreuses pour conforter leur niveau de vie, signe implacable d'une certaine réussite sociale. On voit bien que la topographie, la toponymie, les indices de valeurs composent un *cotexte* porteur d'informations sémiotisées en référence avec la société africaine réelle. C'est à ce niveau que se joue le concept de sociogramme, que Claude Duchet définit « comme un "ensemble flou, instable, conflictuel, de représentations partielles, aléatoires, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau lui-même conflictuel » (Claude Duchet et Isabelle Tournier, 1994, p. 3572).

De plus, *L'intérieur de la nuit* est une œuvre qui suscite la prise de conscience de ses lecteurs. En effet, à travers ce roman, Leonora Miano inculque à ceux-ci qui vivent sous le soleil des tropiques, des leçons de courage, de détermination et d'espoir. Car, selon Jean Paul Sartre dans son ouvrage intitulé *La responsabilité de l'écrivain*, les paroles d'un homme ou d'une femme de lettres sont des « pistolets chargés ». Ainsi, nous constatons que cette responsabilité de nommer les choses de façon crue, est au centre de la trame romanesque. Sa présence vise à faire valoir l'histoire douloureuse d'Ayané et les siens afin d'émouvoir le lecteur. Ces derniers, dans un sursaut d'orgueil ne se laissent pas détruire ou décourager par les pesanteurs sociales et historiques. Ils décident d'affirmer leur « être-dans-le-monde ». C'est pourquoi, parfois au péril de leur « vie et demie »², ils ne ménageront aucun effort pour porter aide et assistance à leurs proches. En se

² Allusion faite au titre du roman *La vie et demie* de Sony Labou Tansi

comportant ainsi, le commun des villageois d'Eku les considère comme de véritables illuminés à la recherche de la moindre satisfaction des besoins vitaux.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, il convient de rappeler que nous avons analysé *L'intérieur de la nuit* de Leonora Miano à partir des approches théorique de Jean Paul Sartre et de la sociocritique de Claude Duchet. Il s'agissait de montrer comment les protagonistes de ce roman postulent pour une quête symbolique de la lumière. En d'autres termes, nos propos ont consisté à montrer le désir ardent qu'ont ces derniers à améliorer leurs conditions de vie ainsi que celles de leurs familles. Avant d'y arriver à cette étape, il a été démontré que l'écrivaine camerounaise laisse évoluer ses personnages dans une temporalité nocturne où « l'homme est un loup pour l'homme ». En effet, par le biais de la barbarie, des massacres rituels et autres exactions sommaires qui se déroulent essentiellement la nuit, Leonora Miano parvient également à orienter son écriture vers la quête d'un mieux-être social des protagonistes. En réalité, la quête de cette lumière symbolique devient, du point de vue des niveaux narratifs, le schématisme d'un langage codé, secret ou inapparent faisant du texte littéraire non seulement un lieu de représentation de la violence et des crimes d'une rare barbarie, mais aussi un univers où le héros arrive à trouver de la ressource nécessaire pour être utile à l'autre. De ce fait, lire ce corpus, c'est découvrir par ailleurs le moral de fer des Africains dont la quasi-totalité des écrivains africains de la postindépendance inscrivent leur destinée en pointillé.

Renvois bibliographiques

CONSTANTINI Michel, 2015, *L'image du sujet*, Paris, L'Harmattan.

CONSTANTINI Michel, 2013, « Dynamique, déséquilibre et problématique de l'indiscontinu en « histoire » des « arts », *Association française de sémiotique*, AFS, Université Paris 8 Saint-Denis.

DUCHET Claude et MAURUS Patrick, 2011, *Un cheminement vagabond. Nouveaux entretiens sur la sociocritique*, Paris, Champion, « Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e siècle », p. 26-27 et 119.

DUCHET Claude et TOURNIER Isabelle, 1994, « Sociocritique », dans Béatrice Didier (dir.), *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, Presses universitaires de France, t. III, p. 3572 col. 1.

DUCHET Claude, 1996, « Propos de synthèse », dans Michel Biron et Pierre Popovic (dir.), *Écrire la pauvreté*, Toronto, Gref.



MIANO Leonora, 2005, *L'intérieur de la nuit*, Paris, Plon.

MIANO Leonora, 2008, *Tels des astres éteints*, Paris, Plon.

SARTRE Jean Paul, 1998, *La responsabilité de l'écrivain*, Paris, Verdier.

SARTRE Jean Paul, Citation disponible sur <https://citation-celebre.leparisien.fr/citations/20899>, consulté le 18, 05, 2025.

SARTRE Jean Paul, [1943], 2022, *L'être et le néant*, (fiche de lecture et analyse complète de l'œuvre), Paris, Gallimard.

LAURENT Sylvie, 2011, « Le « tiers-espace » de Léonora Miano romancière africaine », *Cahiers d'études africaines*, n°204, p.769-810.

VIALARD Jean Paul, 2011, « Terra Amata: Dialectique de l'ombre et de la lumière », disponible sur <http://www.e-litterature.net/publier2/spip.php?article1170>.